Latin chrétien et médiéval.

Rencontres de culture dans la philosophie médiévale. Traductions et traducteurs de l'Antiquité tardive au XIV^e siècle. Actes du Colloque international de Cassino, 15-17 juin 1989, organisé par la Société internationale pour l'étude de la philosophie médiévale et l'Università degli studi de Cassino, édités par Jacqueline HAMESSE et Marta FATTORI (Publications de l'Institut d'études médiévales, Textes, Études, Congrès, 11 = Rencontres de Philosophie médiévale, 1) : Louvain-la-Neuve, Cassino, 1990, in-8°, 402 pages, 8 pl.

Un intérêt aussi vif que justifié pour les échanges culturels qui nourrissent la pensée médiévale, philosophique et scientifique, suscite ces dernières années un grand nombre de travaux de valeur sur les traductions, « qui ont joué un rôle fondamental dans la transmission de la culture occidentale ». Ce sont généralement des congrès, qui permettent des contacts entre spécialistes des différentes langues vectrices. Celui de Cassino se signale à l'attention par l'excellente qualité à la fois des participations et de la présentation du volume, muni d'index dont celui des auteurs et œuvres médiévaux est d'autant plus méritoire que les noms sont traduits ou translittérés sous des formes très diverses. La maniabilité de l'ouvrage en multiplie l'utilité. L'attention a été portée non seulement sur les contacts nécessaires et les motivations des traductions, mais aussi sur les méthodes elles-mêmes, caractérisées avec le plus de précision possible par des exemples (ainsi par H. MARTI à propos de quatre traducteurs d'œuvres philosophiques en latin au IV^e siècle).

Dans la mosaïque de langues et de cultures représentées, on mettra à part des contributions d'intérêt général ou bibliographique, comme la présentation par C. STEEL de l'état des lieux des études sur les traductions latines de Platon (p. 301-316), parallèle à celle de G. VERBEKE sur l'*Aristoteles latinus* (p. 187-201) mais fort différente, le corpus platonicien étant beaucoup plus réduit, pour des raisons sur lesquelles l'auteur s'interroge avec pertinence; ou celle de Guglielmo CAVALLO sur la circulation des textes grecs au haut Moyen Âge (p. 47-64), qui conclut d'une analyse approfondie à une altérité profonde, à une méfiance et à une aversion viscérale du monde latin vis-à-vis du monde grec, qui empêche véritablement cette époque de prendre conscience des valeurs de la culture grecque et de ce qu'elle aurait pu apporter à l'Occident. H. DAIBER (p. 203-250) fait le point, avec une bibliographie abondante, sur les traductions latines de textes arabes philosophiques. Danielle JACQUART propose un remarquable tableau général de la transmission des textes de médecine aux XI^e-XIV^e siècles, de ses points faibles, notamment la théorisation, et de ses progrès (p. 251-272).

L'influence des traductions sur la constitution, dans la langue d'arrivée, d'un vocabulaire technique ou philosophique qu'elles rendent nécessaire est un point commun de plusieurs contributions. Ainsi H. HUGONNARD-ROCHE à propos de l'effort d'assimilation de la logique aristotélicienne dans les traductions du grec au syriaque et du syriaque à l'arabe; et les deux contributions complémentaires de G. SERMONETA et A. L. IVRY sur le domaine hébreu : tous deux montrent comment l'hébreu devient langue philosophique à partir du XIII^e siècle pour les Juifs, qui utilisaient auparavant le judéo-arabique ou hébreu en caractères arabes. G. SERMONETA, en insistant sur le caractère littéral des traductions de l'hébreu ou de l'arabe au latin, puis de l'arabe au latin, montre la création à partir du XIII^e siècle d'un vocabulaire abstrait hébreu calqué sur celui du latin scolastique, ce qui « européanise » la structure de l'hébreu abstrait. A. L. IVRY s'inté-

resse davantage aux conséquences idéologiques de l'acceptation de la philosophie grecque comme légitime sous sa forme arabisée, par une partie de l'intelligentsia juive, à partir du IX[e] siècle, et s'interroge sur les raisons pour lesquelles on s'est alors tourné vers l'hébreu et non vers le latin. Maïmonide et Averroës deviennent par ce moyen les pivots de la pensée philosophique juive.

Au domaine de la médecine se rattache la contribution de E. MONTERO CARTELLE sur Constantin l'Africain à Salerne, à celui de l'astrologie celle de D. PINGREE sur le *Preceptum canonis Ptolomei*, accessible à Cassiodore, qu'il date à Rome en 535 ; il montre que c'est par endroits une simple translittération, inutilisable par qui n'est pas bilingue, ce qui est l'inconvénient, souvent moins poussé à l'extrême, des traductions-calques trop fidèles au texte-source ; il retrace la tradition du texte, à Fleury, en Angleterre et à Chartres, et la tradition indirecte. Piero MORPURGO étudie l'introduction de l'Aristote latin à Salerne, où il suppose qu'il n'y eut pas au XII[e] siècle d'école, comme on le dit souvent, mais bien un centre de commerce de livres et peut-être un *scriptorium*, qu'il voit plus proche de la médecine française que du Mont-Cassin (idée préfigurée par son opinion sur les relations des salernitains avec les parvipontains parisiens, lors du congrès de Rome en 1984 sur *La diffusione delle scienze islamiche nel medioevo*, Rome, 1987). J. S. GIL présente, assez schématiquement, les principaux traducteurs de Tolède au temps de l'archevêque Raymond, sans faire allusion aux doutes élevés ces dernières années sur la réalité d'une « école de Tolède ».

Parmi les contributions relatives à la personnalité d'un traducteur, on remarquera l'évaluation sur nouveaux frais de la personnalité d'Adélard de Bath comme traducteur par Charles BURNETT, qui conclut d'une étude détaillée que nous n'avons aucune preuve qu'Adélard savait l'arabe et que ses traductions sont probablement la mise en latin de traductions faites oralement par son maître Pierre Alphonse en Angleterre, ce qui transforme évidemment la portée de sa pensée et de sa conviction que la science arabe est une science fondée sur la raison. A. C. DIONISOTTI, à travers la traduction du *Suidas* ou *Suda*, évalue l'apport spécifique de Robert Grosseteste, son attention aux aspects linguistiques et historiques du matériel qu'il commente, grâce à l'exploitation de cette encyclopédie byzantine : peu d'autres ont cherché comme lui à faire pénétrer le lecteur dans le monde culturel du texte étranger. J. BRAMS étudie Guillaume de Moerbeke traducteur d'Aristote, son souci philologique du texte et du bon manuscrit, le plan préconçu qui fait qu'il ne traduit pas de pseudépigraphes. A. M. I. VAN OPPENRAAY présente sur des exemples précis la méthode de Michel Scot lorsqu'il traduit de l'arabe et son souci de parvenir à un texte compréhensible, exact mais non servile, en abrégeant au besoin l'arabe toujours plus diffus.

Centré sur les influences réciproques des langues et des cultures, ce congrès montre excellemment la richesse de ce type d'approches et la vitalité des recherches en cours.

Pascale BOURGAIN.

A. BESCHORNER, *Untersuchungen zu 'Dares Phrygius'* (Classica Monacensia, 4) : Tübingen, 1992, 294 pages.

Le Moyen Âge s'est passionné pour cet opuscule introduit par une prétendue lettre de Cornélius Népos à Salluste. Dès le début, le ton était ainsi donné car le récit mis dans la bouche du troyen Darès entend, contre Homère, rétablir la vérité sur la guerre de Troie, y compris ses prodromes et sa phase ultime exclus de l'*Iliade*.

Il ne s'agit pas pour le narrateur de défendre un parti contre un autre : des épisodes peu glorieux pour les Grecs sont ainsi atténués, voire gommés. Le propos, plus proche du jeu intellectuel que de la critique des témoignages, se plaît à recomposer la grande aventure qui, par l'école, hante toutes les mémoires dans le monde gréco-latin. Non, Achille n'est pas l'amant qui sort de sa tente pour venger Patrocle : il aime Polyxène, la fille de Priam et ce coup de cœur entraîne sa mort lors d'une rencontre combinée dans le temple d'Apollon. La chute même d'Ilion ne fut pas ce que Virgile aida à propager : les ennemis ne se glissèrent pas dans un cheval de bois, mais, assurés de la complicité de traîtres — et, parmi eux, de celle d'Énée — franchirent la porte que distinguait un *caput equi.* Bref, le romanesque, l'inattendu bouleversent une narration déjà mise à mal par l'*Éphéméride* de Dictys le Crétois, un texte antérieur, soi-disant en provenance du camp des Argiens.

Les latinistes qui au-delà des *Métamorphoses* d'Apulée ignorent l'histoire du roman antique, avaient longtemps négligé ces *acta diurna* de Darès. Sous l'influence des recherches sur la Seconde Sophistique, l'attitude change peu à peu. On a redécouvert l'*Histoire d'Apollonius, roi de Tyr,* les *Reconnaissances* du Pseudo-Clément, les vies d'Ésope. Le livre d'A. BESCHORNER vient donc à son heure. Si, à quelques exceptions près, il renonce à réviser la dernière édition, vieille pourtant de plus d'un siècle, il propose une traduction, puis divise le corps même entre un commentaire suivi et une synthèse axée sur des questions plus générales.

Chapitre par chapitre, l'auteur recense les modifications par rapport à Homère, l'*Ilias latina,* Dictys *Cretensis,* Dracontius, Malalas. Il observe la mise en scène où toujours prédomine le désir de rationaliser l'événement; il constate la sécheresse volontaire de l'expresssion, les parodies implicites de l'épopée dans les catalogues et les qualifications; il note la distribution de la matière, les équilibrages, les progressions; il s'interroge sur les contradictions de l'intrigue ou des caractères.

Il lui est alors facile de ramasser tous ces éléments pour les ordonner selon trois orientations, c'est-à-dire disposer sa problématique entre trois questions : 1) les *Acta* de Darès sont-ils un épitomé?; 2) existe-t-il une version préalable en grec?; 3) quelles fourchettes chronologiques peut-on proposer?

Le premier point est le plus longuement traité, car A. BESCHORNER commence par constituer un *corpus* d'épitomés pour tenter, sans beaucoup de succès, de dégager des traits définissant le genre. Il s'attache ensuite à étudier tous les passages où la liaison des faits peut paraître chaotique. Son opinion — et elle convient vraiment lorsque, pour les pages du début, une comparaison est instituée avec Diodore — est que les saccades nuisent peu à l'intelligibilité, ce décousu visant à provoquer la surprise chez un lecteur tenu en haleine et contrarié dans ses attentes. Darès n'est pas un maladroit qui résume : par la technique des ruptures, il construit son « autopsie » pour jeter un doute sur les certitudes et les valeurs de la tradition.

Sur la possibilité d'un modèle grec, A. BESCHORNER ne se prononce pas définitivement, car il relève les indications de Ptolémée Chennos et d'Élien sur une « Iliade phrygienne » connue au moins par ouï-dire; un papyrus garde aussi l'équivalent de la phrase rituelle : *nox proelium dirimit.* Le cas parallèle de Dictys, où, cette fois, les attestations sont nettes, irait dans le même sens. L'atmosphère de l'Orient impérial au temps de Lucien ou dans les décennies ultérieures conviendrait assez bien à cette démystification irrévérencieuse. Quant à la traduction latine, elle nous replacerait dans le monde où s'élabore l'*Histoire Auguste,* à la charnière des IV^e^ et V^e^ siècles.

Claire, bien informée, mesurée dans l'appréciation, cette dissertation contribuera à combler le fossé qui sépare les antiquisants des médiévistes.

J.-P. CALLU.

Anonymi glosa Psalmorum ex traditione seniorum, Teil I : *Praefatio und Psalmen 1-100*, hrsg. von Helmut BOESE (Aus dert Geschichte der lateinischen Bibel 22) : Freiburg, Verlag Herder, 1992, 471 pages.

Typique de la culture biblique de l'époque mérovingienne, cette succession de scolies sur les Psaumes avait fait l'objet, en 1982, d'une monographie (Aus der Geschichte der lateinischen Bibel 9), où Helmut BOESE présentait les pièces de la tradition manuscrite, étudiait les sources et la « réception » de la *Glosa*, enfin livrait, en avant-première, l'édition de *Psalmi* sélectionnés. Il nous donne aujourd'hui le texte critique de la tranche 1-100 des *Psalmi*.

L'ensemble fait figure d'une compilation de pièces disparates, où confluent les apports de l'exégèse des Psaumes pratiquée par les grands auteurs, Augustin, Jérôme et éventuellement par leurs épigones comme Eucher. Dans son besoin de tout expliquer, le glossateur perd de vue l'unité de composition de beaucoup de Psaumes (sauf en ce qui concerne le Psaume 68 centré sur la Passion, à l'instar peut-être d'Hilaire), pour atomiser chaque verset comme les pièces d'un puzzle, d'où émergent, en guise de réponses à des questions de type scolaire, des pôles d'ancrage qui s'appellent le Christ, l'Église du présent et du futur, les Juifs, l'âme, le Jugement dernier. Le commentateur saute de l'un à l'autre de ces registres, qui sont souvent des repères préfabriqués (vicissitudes du roi David; persécutions des chrétiens) à l'aide de formules stéréotypées du type *aliter; secundum historiam/ secundum sensum (spiritalem)*. Cette compilation d'interprétations juxtaposées a toutes chances, selon H. BOESE, de provenir d'un milieu monastique, contemporain de Grégoire le Grand, milieu auquel plusieurs formules de la *Glosa* feraient écho (*pontifices uel abbates; propter necessitates fratrum*) et qui se situerait dans le sud-est de la Gaule, terre d'élection des règles monastiques, porteuses, telles les *Vitae Abbatum Iurensium*, de traces de la *Glosa*.

La base manuscrite de la *Glosa* est constituée, d'une part, de manuscrits presque complets, parmi lesquels le *Monacensis* (M) et le *Mettensis* (N), IX^e^ siècle tous deux, seraient les plus proches de l' « Ursprungsgestalt », repérable à des faits de langue; d'autre part, de témoins indirects précieux pour la transmission de la *Praefatio*. La généalogie des manuscrits comporte deux branches, la première avec MN, la seconde, issue d'un prototype Z, est représentée par un manuscrit de Stuttgart (S) et un autre du Vatican (V) et se distingue par des additions et des dérives textuelles. L'apparat critique est négatif et assez éclectique jusqu'au *Psalmus* 34, à partir duquel les leçons de Z entrent en lice pour leur plus grand dam. D'une façon générale, la fiabilité des manuscrits a été soumise à rude épreuve par H. BOESE, qui propose un nombre considérable de conjectures. Un bon nombre d'entre elles satisfont au besoin de cohérence, que mettent à mal des aberrations morphologiques (p. 38, 287, 302, 342, 357, 385, 389, 415), des accords illogiques (p. 19, 454), des erreurs historiques (p. 287), un ordre des mots peu satisfaisant (p. 256, 264), la normalisation du texte du Psaume (p. 99, 456). En revanche, que de conjectures auraient pu être évitées! Un bon nombre ne sont pas fondées : par exemple, p. 27, l'accusatif régime de *in* au lieu de l'ablatif; p. 38, le futur au lieu du parfait; p. 39, *uinctae add.*; p. 50, *scindunt* au lieu de *scinderunt* de N^2^; p. 64, *qui* au lieu de *quia*; *ne au lieu de nec*; p. 65, *dilectio* au lieu de *caritas*; p. 66, *Domine* au lieu de *Deus*; p. 189, *dicitur* au lieu de *dicit* pour introduire une citation scripturaire; p. 206 et 396, *id est* au lieu de *et*; p. 312, *sunt* au lieu de *sed*; p. 353, *altera* au lieu de *aliter*; p. 373, *princeps* au lieu de *principes*; p. 425, *aduersus* au lieu de *ad.* Des déplacements de mots ne s'imposent pas (p. 228, 294).

Si le premier apparat dit critique gagnerait à ces retouches, un second, qui livre les références des textes scripturaires et des auteurs, répond, sans bavures, à une nécessité. La parution du second tome achèvera d'arracher à son ensevelissement un travail de marquetterie typique de la vulgarisation de l'exégèse au Haut-Moyen Âge.

Jean DOIGNON.

Bibliothèque Nationale, *Catalogue général des manuscrits latins*, Tables du tome VII (nos 3776 à 3835), par Françoise BLECHET, Marie-Françoise DAMONGEOT, Marie-Pierre LAFITTE et Marie-Hélène TESNIÈRE, sous la direction de Jacqueline SCLAFER : Paris, 1991, 416 pages, XXX planches.

Ce douzième volume du *Catalogue général* du fonds latin du département des Manuscrits de la Bibliothèque nationale présente les tables du tome VII (paru en 1988), qui décrivait une collection de manuscrits d'homiliaires datant du VIIIe au XVe siècle (nos 3776 à 3835). La Table des *incipit* et la Table analytique des noms de personnes, de lieux et de matières constituent les deux principales parties de ce nouveau volume. A l'intérieur de la Table analytique, les rubriques codicologiques rendront de grands services aux historiens du livre, tout comme la Table chronologique qui figure en annexe. L'ouvrage est complété par la liste des lemmes bibliques des homélies et des sermons, et par la Concordance avec les numéros cités de la *Bibliotheca Hagiographica Latina*. Il est enfin illustré par trente planches présentant des exemples de décoration, d'écritures et de notations musicales, ainsi que quelques reproductions d'*ex-libris*.

En résumé il s'agit d'un ouvrage clair et commode, dont l'usage confirmera la valeur et l'utilité.

Frédéric CHAPOT.

B. DOMAGALSKI, *Der Hirsch in spätantiker Literatur und Kunst* unter besonderer Berücksichtigung der frühchristlichen Zeugnisse (*Jahrbuch für Antike und Christentum*, Ergänzungsband, 15) : Münster, 1990, 198 pages, 32 planches.

Cette dissertation veut prendre en compte tout ce que l'on peut savoir sur le cerf dans l'Antiquité tardive. L'abondance de la documentation rassemblée dans cet ouvrage relativement court est telle que ce programme ambitieux ne semble pas toujours maîtrisé. La première partie, « remarques générales », regroupe des notions aussi variées que des connaissances sur l'animal et ses diverses qualités ou la présence du cerf dans des thèmes bibliques. La deuxième partie traite du cerf dans un contexte de chasse. Les témoignages figurés sont tellement nombreux pour ce thème universel qui déborde largement l'Antiquité tardive que le classement en est malaisé et l'analyse des documents choisis trop succincte. En troisième partie viennent les associations du cerf aux divinités ou héros de la mythologie païenne Apollon, Junon, Actéon, Hercule, Télèphe, les Centaures, Iphigénie, Orphée, Mithra et Cernunnos.

Le thème essentiel du livre, le symbolisme du cerf, est abordé dans la quatrième partie. C'est là qu'on était en droit d'attendre de l'auteur, prêtre de l'évêché de Cologne, des développements précis dans l'interprétation chrétienne des association du cerf avec l'Eau vive, avec la Croix, avec l'Arbre de vie. Malheureusement, comme dans les autres chapitres, la multiplication des exemples et des références diverses entraîne souvent confusion et complexité. Les comparaisons avec

les thèmes analogues, colombes, paons ou encore lions affrontés au cratère ne sont par ailleurs pas évoquées.

Le catalogue qui vient en fin de volume rassemble d'une part des listes de textes païens, juifs et chrétiens, et d'autre part des sortes de tableaux énumérant des monuments figurés païens ou neutres, juifs et enfin chrétiens, classés selon l'ordre géographique moderne. Ce catalogue ne peut être qu'incomplet. Les mosaïques chrétiennes publiées sont pratiquement toutes citées apparemment, mais le choix des autres types d'œuvres répertoriées, monuments sculptés, petits objets en métal ou en céramique, peintures ou tissus n'est pas toujours clair et trop tributaire de publications anciennes.

Les 94 documents reproduits dans les planches sont classés selon le plan des différents chapitres. Un regroupement par type d'œuvre ou par provenance aurait peut-être été plus convaincant pour une meilleure compréhension de cette somme d'érudition.

Catherine METZGER.

Latin de la Renaissance à nos jours.

Francisco António de NOVAES CAMPOS, *« Príncipe perfeito » Emblemas de D. João de Solórzano*, Edição fac-similada do manuscrito da Biblioteca Nacional do Rio de Janeiro oferecido ao Príncipe D. João en 1790; Prefácio, introdução, comentário e índices por Maria Helena de TEVES COSTA UREÑA PRIETO : Lisbonne, Instituto de cultura e língua Portuguesa, 1985, 180 + 208 pages.

Comme on sait, l'emblème, créé par Alciat en 1531, fut un genre pédagogique florissant aux XVI^e^ et XVII^e^ siècles; il associe sur un même thème une sentence, une gravure et un court poème latin. En 1653 l'Espagnol J. de Solórzano Pereira (1575-1655), juriste qui avait exercé de hautes fonctions au Pérou avant de devenir conseiller royal, publia un recueil de cent emblèmes destinés à l'éducation d'un futur roi. En 1790 le Portugais F. A. de Novaes Campos (1739-1800) les publia à nouveau sous le titre de *Príncipe perfeito* avec de nouvelles illustrations et une paraphrase de chaque poème latin sous forme d'un sonnet en portugais. Un fac-similé en a paru en 1985 [1], précédé d'une introduction et de copieux index dus à M^me^ PRIETO, professeur à Lisbonne; cette introduction montre une science profonde et variée : biographie des deux auteurs, histoire de l'art, de la littérature et des idées politiques, tout ceci à l'échelle européenne. Les illustrations, dans un cadre octogonal comme certains azulejos du XVIII^e^ siècle, ont un dessin gauche, des figures enfantines, mais des couleurs fraîches et ravissantes : on se croirait dans un conte de fées. La doctrine politique est d'inspiration catholique. Les vers latins (distiques, hexamètres, hendécasyllabes, etc.) sont corrects [2] et ne manquent pas de vigueur. Voici quelques exemples : un hermès n'a plus ni mains ni pieds, mais il a encore sa langue : « Eloquentia principes ornat »; Actéon avertit ceux qui aiment trop la chasse; un Bacchus enfant « qui brutis ducitur atque metu » met en garde contre la « vinolentia »; un arc en plein cintre s'effondrerait sans la clé de voûte qui s'oppose aux autres pierres et les maintient :

Sint plures sensus, modo dirigat vna voluntas
Et Regni moles firmior absis erit.

1. Cet exemplaire n'est parvenu à la *R. É. L.* qu'en mars 1992.

2. Dans l'emblème 75 on lit par deux fois « tronitus » au lieu de « tonitrus ». Au lieu de « osores » il est écrit « ossores ».